

JOURNAL DE ROUBAIX

MONITEUR INDUSTRIEL ET COMMERCIAL DU NORD.

ANNONCES & AVIS DIVERS.

Ce journal paraît deux fois la semaine : le Mercredi et le Samedi.

ABONNEMENT :
 Pour Roubaix : 18 fr. par an,
 10 fr. pour six mois,
 6 fr. pour trois mois.
 Pour le dehors, les frais de poste en plus.
 Un numéro : 25 centimes.

Bureau du Journal, 20, rue Neuve,

A ROUBAIX,

Où l'on reçoit les annonces et les réclames.

Les annonces et les réclames publiées dans le Journal de Roubaix paraissent le Mercredi dans le Journal d'Annonces qui contient le BULLETIN COMMERCIAL de Roubaix et de Tourcoing.

Tout ce qui intéresse le commerce à un point de vue général sera inséré gratuitement.

ROUBAIX, 12 Février.

Le *Moniteur* contient dans sa partie officielle :
 Réception par l'Empereur d'une lettre de S. A. le prince Alexandre Ghika ;
 Rapport à l'Empereur par S. Exc. le ministre de la guerre concernant la création de deux centres de population en Algérie ; — décret y annexé ;
 Décrets portant : promotion dans l'ordre impérial de la Légion d'Honneur ; — nomination d'un conseiller référendaire de 2.^e classe à la cour des comptes ; — autorisant, pour l'établissement d'un moulin à blé, l'usage d'une chute d'eau en Algérie.

CHRONIQUE LOCALE & DÉPARTEMENTALE

Administration des lignes télégraphiques.
 Bureau de Roubaix.

A dater du 11 février, sont ouverts en Espagne les bureaux télégraphiques qui suivent :

Taxe pour 15 mots,
 à partir de Roubaix.

| | |
|---------------------------------|------|
| Benavente | 12 » |
| Gijon | 12 » |
| Oviédo | 12 » |
| Huelva | 15 » |
| Puerto de Santa-Maria | 15 » |
| San-Fernando | 15 » |

Les noms des gendarmes Louis-Henri Lefebvre et Fidèle-Amand Leclercq, de la résidence de Wazemmes, viennent d'être portés à l'ordre du jour pour un acte d'humanité qu'ils ont accompli le 21 janvier dernier.

Chargés d'arrêter pour dettes envers le trésor public la femme C., mère de quatre jeunes enfants, dont le mari est atteint d'une maladie de poitrine, ils ont libéré cette femme, en lui abandonnant les frais de capture et en joignant à cette somme un supplément suffisant donné à eux par M. le curé de Wazemmes, qui avait voulu s'associer à cette bonne œuvre.

Nous avons déjà dit que la distribution des médailles de Sainte-Hélène aurait lieu, pour l'arrondissement de Lille, demain samedi, 13 février, à midi. C'est dans la grande salle de la Halle-au-Blé, et sous la présidence de M. Vallon, préfet du Nord, que cette cérémonie aura lieu. Les ayants-droits viennent de recevoir les lettres d'invitation et les récépissés qu'ils doivent remplir et remettre en échange des signes honorifiques qui leur seront distribués.

Ceux qui ne pourraient pas se rendre à Lille, au jour indiqué, recevraient leur médaille par l'entremise des maires de leur commune.

Par décret en date du 27 janvier 1858, la loi du 17 juillet 1856, sur les sociétés en commandite par actions, est rendue exécutoire en Algérie.

Les militaires en permission, libérés définitivement du service le 1.^{er} janvier 1858, doivent se présenter aux brigades de gendarmerie de leur canton pour y retirer leur congé.

Voici une nouvelle qui intéressera certainement une des industries françaises les plus importantes. Elle a été donnée dans les faits divers des journaux quotidiens, et elle méritait une meilleure place. L'ambassadeur de Perse, agissant avec l'autorisation spéciale de son gouvernement, vient de signer avec un négociant de Paris un traité pour l'exploitation exclusive, pendant 23 ans, de filatures de soie à la mécanique en Perse. S'il est vrai, comme on le dit et comme on peut le croire, que les conditions faites à l'industrie française, par suite de ce traité, permettront à la France de combler en partie le déficit des 200 millions qu'elle est obligée d'acheter en moyenne par an à l'étranger, ce traité gagne considérablement en importance.

Mardi dernier, le nommé Amand Lepers, journalier chez M. Alfred Motte, était occupé au ventilateur. Cet ouvrier, malgré la défense formelle du règlement, avait mis sécher un pantalon qu'il avait reteint, lorsque voyant son patron venir de son côté, et craignant une réprimande, il voulut l'éviter en couvrant le corps du délit avec la laine qui se trouvait dans cet appareil pour la sécher. Il fut saisi par son tablier qui s'enroula autour de la transmission ; lorsqu'on le retira de sa funeste position, on constata diverses fractures du bras et la luxation du coude droit. Il a été transporté immédiatement à l'hôpital, où on espère lui conserver le membre fracturé.

Le collège de Tourcoing vient de faire une perte qui sera bien longtemps sentie. M. l'abbé Lescouf, principal, vient de mourir. Il a été enlevé en quelques jours par une maladie aiguë devant laquelle la science est restée impuissante, malgré tous les efforts tentés pour la combattre.

M. l'abbé Lescouf laisse après lui des regrets sincères. La foule, qui l'a suivi jusqu'à sa dernière demeure, prouve l'estime dont il était l'objet. Il avait la confiance entière des parents, l'affection des élèves ; administrateur capable, il avait établi le collège sur des bases solides. C'est un malheur pour tous qu'il n'ait pu continuer lui-même son œuvre.

Nous sommes certains d'être l'interprète de toute la population de Tourcoing en exprimant ici les regrets qu'inspire cette mort prématurée.

Un vol d'une audace inouïe a été commis dans la nuit de jeudi au vendredi sur la route de Lille.

Un messager qui se sert d'une voiture divisée en deux compartiments, revenait à Tourcoing, lorsque arrivé près de l'Entrepôt, il entendit un bruit qu'il prit pour celui d'une voiture arrivant dans la direction de la sienne.

Cependant aucune voiture n'arrivant, le messager conçut quelques craintes qui ne furent que trop réalisées lorsqu'il visita à l'arrivée le compartiment renfermant les marchandises. Une pièce de toile et une caisse de chocolat avaient disparu.

C'est pendant la marche de la voiture que ce vol a été commis.

Déclaration a été faite et les coupables n'échapperont pas longtemps à la vigilance de la police.

Une enquête avait été ouverte au ministère du commerce et des travaux publics au sujet d'un système d'abonnement aux chemins de fer. Il s'agissait d'une réduction de tarif qu'obtiendraient, en consentant des abonnements annuels ou trimestriels, les négociants qui font des transports fréquents. Aujourd'hui, les propositions des Compagnies examinées, discutées avec soin sous tous leurs aspects, sont sur le point, dit-on, d'entrer dans la phase de réalisation.

Voici, dit le *Mémorial bordelais*, une découverte due au hasard, et qui intéresse au plus haut point l'agriculture :

Un jardinier ayant à repeindre les petits bois de ses serres et voulant mettre en pratique la théorie de l'absorption de la chaleur par la couleur noire, pour faire profiter les plantes et les arbustes d'une plus grande quantité de calorique, a employé à cet effet le coal-tar ou goudron produit par la distillation de la houille dans la fabrication du gaz d'éclairage. Cette substance, outre l'avantage de sa couleur, présente une économie sur la peinture, car le kilogramme de goudron vaut 10 centimes environ, tandis que la peinture la plus commune se paie 80 c. le kil.

L'opération fut faite il y a deux mois, et déjà le jardinier s'est aperçu, à son grand étonnement, que les araignées et les insectes qui peuplaient ses terres avaient complètement disparu. Il a remarqué en outre que les plantes qui dé-

FEUILLETON DU JOURNAL DE ROUBAIX

DU 13 FÉVRIER 1858.

LES

10,000 FLORINS D'HÉLÉNA

Entre le grand duché de Bade et la Prusse, au milieu de la forêt Noire, dort une charmante petite ville du nom de Furstemberg. Le lendemain de la Quasimodo, en l'an 1780, on chôma dans tous les ateliers de chaussure de cette petite ville : c'était le mariage de Fritz Habler, le plus gai, le plus habile des garçons cordonniers de la principauté, et d'Hélène Wanburn, la plus jolie et la plus fraîche des tresseuses de paille des environs. Dès le matin, Fritz parut à la porte de sa future qui l'attendait entourée de ses demoiselles d'honneur, occupées à nouer les rubans de son corsage et à lui placer le bouquet d'orange qui jetait sur les derniers instants de sa vie de jeune fille les derniers parfums de sa fleur expirante. Il lui prit la main pour la conduire à l'autel.

— Acceptez-vous Fritz Habler pour époux ?
 — Acceptez-vous Hélène Wanburn pour femme ?

Jamais cœurs plus joyeux ne répondirent avec autant d'empressement à cette question sacramentelle du prêtre. Au retour de l'église, tous les gens de la noce se dirigèrent sous une tonnelle où un couvert était dressé pour tout le

monde. Au moment de se mettre à table, on s'aperçut que les nouveaux époux avaient disparu. Une députation fut envoyée pour les chercher.

Pendant ce temps, Fritz et Hélène traversaient joyeusement la ville à pied ; on les voyait marcher bras dessus, bras dessous, sans fausse honte, sans orgueil, sans envie. Lorsqu'ils furent arrivés à la maison, la jeune femme ouvrit un vieux bahut, elle en tira une bourse de cuir ; en même temps, elle fit voir à son mari que cette bourse était pleine de florins d'or.

— Voilà la surprise que je vous réservais, cher Fritz. En êtes-vous content ? On assure que cette bourse contient dix mille florins.

— C'est une somme considérable !

— Considérable et ravissante, mon ami.

— Oui, oui, ravissante... je ne dis pas non...

Mais comment avez-vous acquis un tel trésor ?

— Que vous importe, mon ami ? Ne pouvez-vous recevoir les dons du ciel sans le contrôler ?

— Oui, s'ils viennent du ciel, et c'est précisément ce qu'il faut savoir.

— Je vous dis que cet or est bien à moi, ou plutôt bien à vous, puisque je vous le donne.

— Mais encore est-il nécessaire de m'expliquer... de m'apprendre...

Des éclats de rire qui partaient de la chambre voisine lui coupèrent la parole. On heurta violemment à la porte.

— Ce sont nos amis qui viennent nous chercher, dit Fritz. Je vous en conjure, Hélène, pendant que nous sommes encore seuls, apprenez-moi...

— Rien aujourd'hui. Plus tard, si vous êtes sage, si vous aimez bien votre femme, et surtout si vous n'êtes pas soupçonneux, pas jaloux.

En disant ces mots, elle ouvrit la porte. Son apparition fut saluée par de grands applaudissements.

— Fritz ? Frits ? où est Fritz ? demandèrent quelques voix.

— Emmenez d'abord la mariée, dit le premier garçon de noce ; je vous réponds dès lors que Fritz ne tardera pas à nous rejoindre.

En conséquence, l'auteur de cette proposition s'empara du bras d'Hélène, et l'emmena en triomphe aux acclamations de toute la bande qui marchait à sa suite.

Fritz s'inquiéta peu de leur départ. Déjà la fortune lui ôtait la gaité en attendant qu'elle lui enlevât le bonheur. Il prit la bourse et ses yeux se dilatèrent à la vue des ducats. Son imagination lui représentait à la place de ces ducats une boutique toute remplie de chalands ; Hélène y trônait dans un comptoir d'ébène ; les élégants, les seigneurs se pressaient en foule autour de la belle marchande ; la jeunesse de la ville assiégeait la boutique et se ruinait en chaussures. De son côté, Hélène, insensible à tous ces hommages, n'avait de tendresse et de regards que pour l'heureux Fritz. Quant à lui, paré d'un habit à larges basques et à boutons d'acier, il se promenait par la ville avec la gravité réfléchie qui convient à un négociant riche et considéré. Les ouvriers, ses anciens compagnons, le saluaient avec humilité, et il leur rendait de la main un salut protecteur et bienveillant.

Pour saisir au passage une image si trompeuse, il plongeait avidement la main dans la bourse, et sentait, au milieu des ducats, un petit papier roulé qu'il se hâta de prendre. C'était un billet qui contenait ces mots, bien faits pour rappeler son esprit à la réalité :

« Chère et bien-aimée Hélène, je vous envoie ces quelques ducats pour en faire l'usage dont vous m'avez parlé hier ; je voudrais, mon ange, avoir la prescience divine pour prévenir vos moindres désirs. Pourrai-je jamais vous rendre une partie du bonheur que vous me donnez depuis le commencement de notre amour. Adieu chère Hélène, ce n'est pas votre prince qui vous embrasse, c'est le plus dévoué de vos serviteurs.

« *Post-scriptum.* Ayez bien soin de la petite fille, à laquelle je pense souvent. D'ici à un mois j'irai rendre visite à la nourrice. »

Et le billet portait pour signature le nom du prince régnant, absolument comme les proclamations et les ordonnances. Le pauvre mari perdit la tête à cette lecture. Saisi d'une sorte de folie furieuse, il s'élança hors de la maison sans chapeau, la bourse à la main, et il arriva ainsi tout haletant, au milieu du bal. A sa vue, à ses cris, les vases furent interrompus.

Fritz, ne se possédant plus, s'arrêta en face d'Hélène, l'œil hagard, les vêtements en désordre.

— Tiens, misérable prostituée, s'écria-t-il avec une voix de tonnerre, tiens, voilà ton or ! Garde-le pour mener joyeuse vie avec tes pareilles ! Je ne veux pas partager le prix de l'infamie !

En disant cela, il jeta la bourse aux pieds d'Hélène ; mais celle-ci s'attachait soudain à son bras, et lui dit tout en larmes :

— Fritz, mon cher Fritz, qu'ai-je fait ? pourquoi ces affreuses paroles ?

Fritz étouffait de colère. Il ne put que répondre ces mots :

— Le prince, malheureuse ; souviens-toi du prince ! Ne me touche pas, ne m'approche pas ! Dérobe-toi à ma vue, si tu ne veux me porter à